

ECOLE PUBLIQUE DE ST GEOIRE  
-----

L'école des années 30... Exactement, c'est entre les années 25 et 35 que l'ont fréquentée la plupart de ceux qui ont participé à la rédaction de cet ouvrage et c'est de là qu'ils tiennent leurs premiers et plus chers souvenirs. Plusieurs années de leur vie sont contenues dans les pages qui suivent, d'où l'importance de ce chapitre.

Bien sûr, les bâtiments sont les mêmes ; il y a toujours le mur entre les deux cours, les préaux, les platanes - qui en 60 ans sont devenus de vieux messieurs au tronc très nouveaux -. Pourtant, quand on regarde en arrière, on ne peut que dire "Comme tout a changé !"

Suivons les écoliers au fil des jours.

Pas de ramassage scolaire ; chaque village avait son école avec un instituteur ou une institutrice. Habitez-vous Champet, la Pale, la cime de Choché, Consuoz ?... Papa-Maman n'avaient pas de voiture, il vous fallait venir à pied. A la belle saison, c'était une promenade - et quelques flâneries... Mais quand il faisait du vent, de la pluie, de la neige, les distances semblaient allongées. Et les galoches claquaient sur les pierres des chemins ou bien des sabots de neige se collaient sous les semelles, nous grandissant mais nous tordant parfois les chevilles. Pas de jeans protecteurs, évidemment, ni d'anoraks douillets. Garçons et filles ne connaissaient en toutes saisons que la robe ou la culotte courte. Les chaussettes de grosse laine tricotées par les grand-mères râpaient les mollets, le froid craquelait les cuisses ; nous avions des engelures douloureuses aux pieds et aux mains, aux genoux même. Les filles portaient manteaux et bonnets et les garçons bérets et pélerines noires à capuchon ; tant pis pour l'élégance, c'était efficace et très pratique - sauf pour se battre à coups de boules de neige ! - protection assurée mais tir difficile.

Dans les écoles rurales, l'assistance régulière à la classe quotidienne était sans doute moins stricte que de nos jours. Il était admis que, au début de l'automne ou au cours du mois de juin, certains élèves soient absents parce qu'ils aidaient leurs parents "aux travaux des champs".

N.B. §2 - lignes 7-8 : le mur a été supprimé cette année !

Venant des fermes dispersées, les écoliers, d'une maison à l'autre, cherchaient à se rejoindre. Les isolés partaient sans appréhension. Enlèvements d'enfants ? Connaissait-on seulement l'expression ? Ah ! si... et en anglais ! Kidnapping - à propos du bébé de l'aviateur Charles Lindbergh. Mais c'était en Amérique ! En tout cas, les "gosses" de Champet - près de 500 habitants à une certaine époque - ne craignaient rien : ils s'attendaient pour aller à l'école et montaient en groupes ; c'était une vraie ruche quand ils arrivaient à l'heure de la rentrée.

Et tous ces écoliers éloignés venaient avec leur panier au bras : pas de cantine. Ils apportaient leur dîner, les portions à manger chaudes dans de toutes petites marmites qu'ils faisaient chauffer tant bien que mal sur le poêle de la classe. Hors période de chauffage, repas froid. Quelques-uns, toute l'année, mangeaient chez l'habitant, parent ou ami de la famille.

Notre poêle de classe était rond, haut sur pattes, entouré d'une grille métallique pour que nous ne nous brûlions pas ; le tuyau traversait horizontalement la salle - supplément de chaleur. Le matin avant la rentrée, c'était des élèves qui, à tour de rôle, venaient le préparer et l'allumer. Corvée pour beaucoup ; je me rappelle l'avoir fait par plaisir très souvent, plus qu'à mon tour, indifférente au froid qui pendant la nuit avait dessiné de magnifiques dentelles sur les vitres.

Et c'était la rentrée : en silence et sur deux rangs, les filles en tabliers à carreaux, les garçons (de l'autre côté du mur !..) en blouse noire.

Et la classe commençait - par la leçon de morale et d'instruction civique... Pour la mieux retenir, on nous faisait copier une formule de deux ou trois lignes sur notre cahier du jour. Car nous avions le cahier du jour, personnel, pour les travaux écrits quotidiens ; le cahier de roulement, collectif, qui circulait jour après jour d'un élève à l'autre, pour que chacun s'applique particulièrement ce jour-là ; et le cahier du soir pour les devoirs à la maison.



Notre matériel de travail était réduit : un ou deux porte-plume, de modèles d'ailleurs très variés (ils font maintenant la joie des collectionneurs). Leurs plumes métalliques "Sergent Major" à bec fendu "postillonnaient" parfois quand elles accrochaient le papier et éclaboussaient la page. Une ardoise, en carton noirci, ou en véritable ardoise encadrée de bois. Un plumier où l'on rangeait porte-plume, gomme, crayons d'ardoise (avec ou sans porte-crayon), crayon à papier, quelques crayons de couleur. C'était des plumiers noirs, en je ne sais quelle matière chauffée et compressée, à couvercle orné de scènes en couleurs, ou bien les plumiers en bois clair, simples ou avec un étage pivotant, fermé par une planchette à glissière. C'était à peu près la seule fantaisie de notre équipement. Quant aux cartables, c'était soit la serviette portefeuille noire à double poche à soufflet, soit le cartable en simili-cuir ou toile vernie (moleskine), à poignée ou à courroie, à porter dans le dos. Certains d'entre nous n'avaient même qu'un sac de toile informe porté en bandoulière. Quel que soit leur modèle, ces cartables n'étaient pas remplacés souvent et tout le monde - ou presque - étant logé à la même enseigne, on n'avait pas honte de recommencer une année avec le matériel un peu défraîchi de l'année précédente. Le fabricant de "Tann's" n'aurait pas fait ses affaires.

Et les heures passaient, tantôt vite, tantôt lentement, selon que nous aimions ou non la grammaire, la dictée, le calcul, l'histoire, la géographie...

Les bons moments, bien sûr, c'était la récréation. Dans la cour des filles, des groupes se formaient, selon les jeux, selon les âges ou les tempéraments. Certaines "grandes", calmement, dignement, faisaient "les dames", avec papotages et réceptions. D'autres jouaient à la balle ou à cache-cache. Il y avait aussi la marelle, la balle au mur, la ronde au mouchoir. Mais beaucoup d'entre nous avaient des jeux de garçons. Des courses de relais, le jeu des Anglais et des Français (ce n'était donc pas l'Entente Cordiale) : deux camps rivaux s'affrontaient, d'un platane à l'autre ; on faisait des prisonniers - ou plutôt des prisonnières - et l'autre camp venait les délivrer. Il y avait aussi évidemment "aux gendarmes et aux voleurs" que nous avions rajeuni par l'invention suivante : à la maison, l'une ou l'autre "écrivait une pièce", nous dirions maintenant : imaginait un scénario ; on en prenait rapidement connaissance et chacune choisissait son rôle. L'histoire ne devait sans doute pas beaucoup varier ; elle mêlait cependant l'aventure, l'enquête policière et la poursuite gendarmes-voleurs. Il y avait par exemple un "bandit" qui essayait de fracturer le coffre-fort d'un château ; les gendarmes faisaient le guet ; les habitants du château criaient "au voleur !" ; les gendarmes accouraient etc.. Puéril, mais excitant. Les maîtresses, sans en avoir l'air, nous regardaient et souriaient doucement.

Je ne sais si de nos jours les élèves souhaitent sa fête à leur institutrice, mais pour nous c'était vraiment une joie. Notre maîtresse s'appelait Yvonne et, bien sûr, on savait quand la sainte Yvonne était inscrite au calendrier. Ce n'était que chuchotements et mystère.

La petite cérémonie se faisait avant de rentrer en classe l'après-midi ; pas de cadeau mais profusion de fleurs ; c'était à celles qui apporteraient le plus beau bouquet. Je pense que Mademoiselle Charreton se doutait de quelque chose... On ne voulait pas qu'elle entre dans la classe avant nous. Le tableau était décoré de dessins un peu maladroits. Je me souviens pourtant qu'une fois, le frère d'une élève, qui était bon dessinateur, était venu à l'h, en catimini - vous pensez! un garçon dans l'école des filles...- nous faire un beau bouquet de roses.

La maîtresse, émue, sinon surprise, nous adressait quelques mots de remerciements et la classe reprenait normalement. Mais dans ce décor et ces parfums de fleurs, après ces quelques minutes privilégiées, il nous semblait que la maîtresse était pleine d'indulgence et qu'il lui aurait été bien difficile de nous faire, cette après midi-là, la moindre réprimande.

L'automne dernier, je passais près de la cour des filles et un spectacle banal a fait surgir en moi un autre souvenir. Des employés municipaux balayaient les feuilles mortes et les entassaient dans un camion. J'ai revu la cour d'il y a 60 ans ; elle n'était pas goudronnée, le vent de novembre faisait tourbillonner les feuilles autour des platanes et c'était nous, les "grandes", qui étions chargées de les ramasser. Nous avions une grande caisse que l'on remplissait et que l'on emmenait dans un coin vers la cour des garçons (bonne occasion de jeter un coup d'oeil de ce côté-là...). Mais auparavant, quelles belles parties de rigolade quand on sautait et piaffait dans ces amas de feuilles ! Il faut si peu de chose à cet âge pour s'amuser ; et il faut si peu de chose maintenant à notre âge pour que le fait le plus banal devienne un beau souvenir.

Cette évocation de la vie scolaire côté filles est en grande partie valable pour les garçons.

Nous avons eu deux instituteurs, Messieurs Berthelet et Barbe. Le premier assez grand, maigre, sévère, facilement irritable (il avait été gazé pendant la guerre de 14). Certains gardent peut-être le mauvais souvenir de la ... caresse un peu sèche d'une règle sur les doigts de ceux qui tenaient mal leur porte-plume. Mauvais souvenir aussi les cheveux pincés et tirés entre deux doigts en avant des oreilles, sans doute pour ouvrir à la connaissance une cervelle rebelle, plus que pour calmer un agité ; à cette époque, il n'était pas imaginable que nous bavardions à haute ou même à mi-voix ; tout au plus quelques échanges murmurés à l'abri de la tablette mobile de notre bureau, que



nous relevions comme pour y chercher un livre... Mais c'était un "bon maître", il nous faisait bien la classe, comme dit la formule populaire.

Monsieur Barbe aussi, dans un autre genre : plus petit, rondelet, un peu chauve, le nez pincé d'un binocle. Et beaucoup plus placide que son prédécesseur, mais capable aussi de solides répliques (voir l'article : le certificat d'études).

Quelques souvenirs de classe ? Bizarrement, le "ronron" quotidien s'est dilué dans l'oubli ; des bribes surnagent : les exercices individuels au tableau noir, angoisse encore actuelle des élèves timides - ou médiocres ; les séances de calcul mental, où il fallait inscrire au plus vite sur nos ardoises la réponse à :  $25-7$ , ou à :  $(6 \times 4) + 8$  ; les lectures alternées, à haute voix, chacun une dizaine de lignes, sur le "Dumas".

Ah ! ce livre de Dumas ! Trésor de leçons et d'exercices de grammaire, de sujets de compositions françaises et de pages de lecture. Tout ce qui fait la vie nous y était présenté : la famille, l'école, les saisons, la nature, les animaux, le travail, les voyages, la ville ; la Patrie... ; le Progrès... Ce "Livre unique de français", comme il s'intitulait, était pour nous, petits campagnards, une véritable encyclopédie.

Peut-être quelques rappels vont-ils faire surgir en vous des souvenirs.

"La veillée à la campagne en hiver" : "Enfants, desservez la table, c'est chez nous qu'on veille ce soir ! Les fileuses ne vont pas tarder".

"Le Noël de Duchêne", qui avait donné à Péronne, une pauvre veuve avec cinq enfants, l'argent destiné à l'achat de la dinde et des jouets, et qui demande à sa femme versant des larmes : "Pourquoi pleures-tu ? - C'est pour ta bonté, grande bête, et pour la misère de Péronne".

"Les fleurs de glais" : Frédéric Mistral enfant tombant trois fois à l'eau en voulant cueillir un bouquet de "fleurs d'or" pour sa mère.

Et "la mort de Guerriot, le petit écureuil" ? Et les mésaventures de Poum, le petit gourmand, surpris à manger les choux à la crème pendant la nuit ? Et "la troupe du célèbre Lapolade" ? Et "le bonheur de Pépick" ?

"Le roi Thirtas avait mille coffres pleins d'or

"Le mendiant Pépick avait un sac vide. Or

"Le roi Thirtas dit à Pépick... etc...

Et Coufi-Coufou et l'Enchanteur Merlin ?

Et ce paragraphe qui terminait une page de George Sand sur ses "Premières Lectures" : "Heureux temps ! O ma vallée noire ! O les saules de la rivière ! O ma jeunesse écoulée ! O mon vieux chien qui n'oubliait pas l'heure du souper et qui répondait au son lointain de la cloche par un douloureux aboiement de regret et de gourmandise".

Ces paroles tendres et mélancoliques ne semblent-elles pas encore faites pour nous ? Chacun de ces "morceaux choisis" était un petit chef d'oeuvre.

Mais après le temps du travail venait celui de la détente. A la récréation, le roi des jeux, c'était évidemment les billes, agrémenté par toutes les variations qui pouvaient introduire de l'imprévu dans un jeu somme toute assez monotone : à la poursuite, au triangle, au carré, au pot, à la tuile. Souvent, on jouait "pour de bon" : chaque bille touchée devenait la propriété du tireur ; maladroit, vous terminiez la journée avec un sac léger, léger... Les billes en terre ne coûtaient pas cher ; c'était les cibles sur le terrain. Le modèle au dessus, les billes en verre, aux couleurs torsadées comme des berlingots, servaient aux tirs. Quant aux agates, elles valaient... une petite fortune - tout est relatif. Il y en avait de magnifiques ; leurs couleurs laiteuses, ondulées, en faisaient de véritables perles. On les échangeait parfois, après des évaluations d'expert et des tractations de maquignons... Les boullards, grosses billes genre céramique, qui faisaient figure de monstres à côté des autres, n'avaient qu'un succès mitigé : des petits malins s'avisèrent parfois de les substituer rapidement à leur bille sur le terrain, avant le tir de l'adversaire qui protestait : vu leur taille, ces boullards étaient inébranlables ; c'était "pas d'jeu".

Est-ce une leçon de géographie qui nous inspira un nouveau jeu ? Détournant l'écoulement de l'eau du bassin, creusant des rigoles qui se coupaient et se recoupaient, nous avons imaginé un système de canaux d'irrigation qui ne dura que quelques jours, car le maître, devant le spectacle de ce coin de cour détrempe, mit un terme à cette inutile fertilisation du sol.

Parfois, c'était l'actualité qui orientait nos jeux. Quelle est la manifestation motocycliste qui déclencha l'un d'eux ? Peut-être la course de côte de Crollard. Toujours est-il que pendant quelques semaines, la course de "Trimoto Bert" (orthographe douteuse) fit rage chez les garçons.

Il fallait trois bons coureurs ; deux, côte à côte, étaient le véhicule ; le troisième, derrière eux, tenant chacun par la ceinture, était le pilote. Partant du perron, ils s'élançaient à fond de train jusqu'au dernier platane avant le préau, amorçaient le tournant au ras de l'arbre, faisant jaillir terre et cailloux ; le pilote, jouant le différentiel, retenait l'un, poussait l'autre du côté de l'extérieur, et l'attelage fonçait en sens inverse vers le point de départ, sous les acclamations et les trépignements de la foule des copains. C'était Ben Hur avant la lettre !...

Autre événement d'actualité : 1932-1933 , les bandits corses, les vendettas... De sanglantes et ancestrales querelles de famille se réglaient dans l'Ile à coups de fusil ; elles ont été traitées plus tard sur le mode humoristique dans le film de Noël Noël : Adémaï, bandit d'honneur. Eh bien, nous jouions aux bandits, aux clans rivaux ; ce n'était d'ailleurs qu'une variante du jeu "aux gendarmes et aux voleurs", qui assurait aussi nos récréations ; les gendarmes n'étaient du reste, dans les vendettas, que des empêcheurs de se tuer en rond... A la vérité, il n'y avait pas de bagarres entre nous ; elles auraient sans doute été réglées trop vite par l'intervention du maître ; et puis, le corps à corps c'aurait fait mesquin... Non, il fallait du sérieux, de la fusillade, entretenue à grands coups de "Pan !.. Pan.." vociférés à bout portant ou en embuscade derrière un platane. Ces rivalités factices tournaient parfois à d'aigres, quoique brèves disputes : il fallait se répartir les rôles et il y avait plus de candidats que de héros à interpréter. Les vedettes des vedettes, c'était les frères Spada, Joseph et André, toujours poursuivis et insaisissables. Comme de bien entendu, ces rôles-là étaient beaucoup plus recherchés que ceux des gendarmes qui les pistaient. Ceux de nos camarades qui étaient réputés les plus musclés et les plus rapides s'imposaient sans même avoir à faire usage de leur force, mais acceptaient difficilement de laisser la place à d'autres.

Mais direz-vous, voilà bien des renseignements sur les distractions. Et le travail ?... Rassurez-vous, voici maintenant des détails sur le couronnement de nos études.



## LE CERTIFICAT D'ETUDES

De nos jours, la mesure de base des connaissances est le baccalauréat - même si ce diplôme, et d'autres plus élevés, ne protègent pas du chômage. Sept années d'étude après le CM2. Aussi a-t-on quelque peine à imaginer de quelle auréole était entouré le simple certificat des années 30. On était loin des 80% de bacheliers qu'on nous propose aujourd'hui comme objectif mais 80% d'enfants sortaient de l'école primaire en sachant lire, écrire et compter, ce qui n'est déjà pas si mal.

A cette époque-là, faute de pouvoir visiter les départements, on en apprenait la liste par coeur, avec chef-lieu et sous-préfecture. Même chose pour les dates d'histoire; et Dieu, de toute éternité, avait prévu 1515 pour la bataille de Marignan. C'est que pour le jour de l'épreuve, il fallait avoir absorbé non seulement les quatre opérations et la règle des participes, mais aussi la surface du losange et le volume d'un parallélépipède, la règle de trois et les alliages, les diverses parties d'une fleur et la manière de dessiner élégamment un vase sur le coin d'une table. Car on était jugé aussi sur le dessin, le chant (rappelez-vous : "Les Alpes dans l'espa-ce / Dressent leurs pu-urs sommets...") et la gymnastique (oui, la gym, pas encore l'éducation physique...).

Aussi vous pensez si instituteurs et institutrices, qui éduquaient leurs troupes dans deux corps de bâtiments différents et deux cours soigneusement séparées par un mur, donnaient tous leurs soins à la préparation. Ils sélectionnaient ceux qu'ils présentaient officiellement, laissant aux candidats libres la responsabilité de faire la preuve de leur savoir.

On ne peut pas dire que déjà nous bachotions, mais plusieurs semaines avant la date fatidique, nous restions à l'école après la classe de l'après-midi. Dictées, problèmes, exercices de grammaire, révisions en tout genre.

Normalement, tout se passait bien. Un jour pourtant, côté garçons, il y eut un incident ... dramatique, non, finalement comique. Monsieur Barbe avait laissé la petite équipe s'escrimer seule sur un problème pendant qu'il allait donner quelques coups de bêche à son jardin, situé sous les fenêtres de la classe. Laisse à lui-même, le groupe s'agita, se disputa, fit du chahut, jusqu'au moment où contre le tableau noir, dans un éclaboussement de terre et d'herbe, vint s'écraser une motte lancée vigoureusement par Monsieur Barbe à travers la fenêtre ouverte. Ce n'est pas lui qui fit le nettoyage...



Et puis le grand jour arrivait. Angoisse chez les uns, indifférence, feinte ou réelle chez les autres. En tout cas, les épreuves se déroulaient dans une atmosphère de sérieux et de tension accentuée par le fait que notre commune étant chef-lieu de canton, les candidats des autres villages refluaient sur Saint Geoire, "supportés", comme on dit maintenant, par leurs instituteurs et institutrices, ce qui donnait à la cérémonie une gravité peu courante.

Espoir, inquiétude, satisfaction, appréhension du zéro éliminatoire à une épreuve... des sentiments contradictoires se succédaient jusqu'à la proclamation des résultats - "Joie, joie larmes de joie", ou vraies larmes - et à la désignation du premier ou de la première du canton !

Un diplôme portant la signature de l'Inspecteur primaire "pour l'Inspecteur d'Académie", et avec en-tête du Ministère de l'Instruction Publique - toutes références pour nous prestigieuses - un diplôme donc était remis à chaque lauréat. Tant d'efforts méritaient bien la vitre et le cadre de bois noir qui éternisent le souvenir. C'est pour cela que l'on voit encore dans de vieilles demeures, entre une médaille du travail et une croix de guerre, toutes deux généralement encadrées sous verre, ces émouvants témoignages du respect qui entourait notre défunt Certificat d'Etudes Primaires.

#### LE CINQUANTENAIRE DE L'ECOLE LAIQUE

-----

Cet anniversaire date de 1931. Les souvenirs que j'en garde sont assez limités, mais ils méritent d'être rapportés à cause de l'importance symbolique de l'événement.

La cérémonie eut lieu dans la cour de l'école des filles. Une estrade était dressée devant le perron pour les officiels ; écoliers et écolières étaient assis de part et d'autre un peu en arrière sur des bancs et les parents sur des chaises sous les platanes. Il y eut des discours, entre autres celui de l'Inspecteur, Monsieur Besson ; j'ai retenu son nom mais pas un mot de son laïus.

Il y eut des chants ; nous avons sans doute tous en mémoire le début de : "Gloire à toi, chère école laïque", lancé par la déjà fort belle voix de Rémo Pavanello - ce nom ne sonne-t-il pas comme celui d'un ténor italien ?... - devenu depuis le Père Pavanelle, curé des Abrets.

Il y eut des récitations de textes, pour mettre en valeur le travail de chaque école du canton. L'un de nos camarades de Massieu, qui depuis a fait une belle carrière scientifique, débita avec un bon accent du terroir, une poésie dont les premiers vers étaient

"Une montre, quelle affère !  
"Mon père m'offre ce cadeau  
"Pour m'encourager à bien fère !..."

Les filles vêtues de robes roses, le front ceint d'une couronne d'épis tressés, interprétèrent "l'Hymne à la moisson", les mouvements lents et gracieux de leurs bras imitant la houle des blés.

C'est tout. Et c'est suffisant pour que cette fête reste gravée dans notre esprit et pour que nous rendions ici hommage à ces hommes de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, qui, sous l'impulsion de Jules Ferry, en décrétant obligatoire l'instruction primaire, ont permis à des millions d'hommes et de femmes d'accéder, par la Connaissance, à un élément essentiel de leur liberté.

Renée et Henri MOREL.